

Lurelu



De mots et de craie : pour une diversité d'approches

Marie Fradette

Volume 41, Number 2, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88804ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fradette, M. (2018). De mots et de craie : pour une diversité d'approches. *Lurelu*, 41(2), 83–84.



Yves Nadon

De mots et de craie : pour une diversité d'approches

Marie Fradette

83

Sept cents inscriptions en à peine trente minutes, voilà de quelle façon s'est annoncé ce quatrième congrès De mots et de craie, qui avait lieu les 17 et 18 mai à Sherbrooke. C'est sous l'œil et l'attention bienveillante d'Yves Nadon, auteur, éditeur et grand chef de l'évènement, que ces professeurs, bibliothécaires, libraires et autres intervenants du milieu de l'éducation ont assisté à diverses conférences, ateliers autour de la lecture et de l'écriture chez les jeunes. Au total, ce sont 768 participants, 31 bénévoles et 31 conférenciers qui ont su partager leurs idées, leurs impressions et leur savoir, le tout dans un même dessein, une même vision, celle de promouvoir et d'encourager la lecture et l'écriture chez les enfants. Depuis la sociolinguiste Anne-Marie Beaudoin-Bégin jusqu'à Yves Nadon – en conférence de fermeture – en passant notamment par Alain M. Bergeron, Quentin Gréban, Marianne Dubuc, Geneviève Després, Marie-Annick et Martin Lépine, c'est une brochette assez variée d'invités qui a su explorer la lecture sous divers angles. Voici donc un survol de ces deux intenses journées.

Le bon usage de la langue

Avant la Révolution française, notre rapport à la langue écrite n'avait rien à avoir avec celui plutôt contraignant – et prenant appui sur des règles pointues – que nous avons aujourd'hui. En fait, c'est l'usage oral qui primait. Louis XIV écrivait à sa guise, Pierre de Ronsard ne connaissait pas les règles du participe passé, mais tout le monde se comprenait. La Révolution française a toutefois transformé cette façon de faire et de penser. Avec elle, on a voulu imposer le français au nom de la liberté. Avec l'instruction publique obligatoire est venue la création de la grammaire pédagogique. C'est du moins ce que nous a raconté avec dynamisme Anne-Marie Beaudoin-Bégin, chargée de cours en linguistique à l'Université Laval et auteure de *La langue affranchie* et *La langue rapaillée*, parus aux Éditions Somme toute. Dans un style très décontracté, brisant la glace devant une salle bondée de participants allumés,

la professeure a su expliquer notre étrange rapport à la langue écrite. Notre sentiment de culpabilité devant les coquilles laissées dans un message, notre intransigeance devant celles laissées dans les livres, nous vient de ce désir d'être bien perçu socialement. Le français est une langue qui devait se mériter et c'est pour cette raison, dira Beaudoin-Léger, que l'on a construit des règles aussi strictes. Cet historique a permis de comprendre notre rapport d'amour-haine à la langue. Une langue pourtant mouvante et plus que jamais soumise à des modulations. «À l'heure des médias sociaux, le registre familier est entré dans l'écrit», ajoute l'auteure. Cette nouvelle façon de communiquer fait naître une nouvelle forme de l'écrit qui n'a plus rien à voir avec celle des codes figés inscrits dans les grammaires. Réflexion intéressante qui a de bonnes chances de susciter des débats enlevants.

Plusieurs ateliers-conférences ont eu lieu ensuite sur cette notion d'écriture et sur des façons d'amener les jeunes à écrire, et ce, même très tôt dans leur vie d'apprenants. Carina Cook et Céline Beloeil, toutes deux professeures à New York, enseignent aux apprenants de langue seconde. L'une en maternelle, l'autre en quatrième année, elles favorisent beaucoup les interactions avec les enfants, établissent des liens de confiance et les invitent à jouer avec la langue, à l'utiliser pour mieux la comprendre, sans se soucier au départ des contraintes qui relèvent des codes grammaticaux. Céline Beloeil a notamment offert deux conférences, l'une sur l'autonomie et la responsabilité des élèves durant l'atelier d'écriture, et l'autre intitulée «Adapter l'atelier d'écriture aux apprenants de la langue française». Son but est bien sûr de faire apprendre le français, mais sans jamais bousculer les enfants et encore moins leur remplir le crâne de concepts, de règles, de notions abstraites. Ainsi, à partir d'un sujet défini, elle invite par exemple les élèves à explorer un thème de différentes façons. Construire une bande dessinée en y insérant des dialogues – sans égard au départ pour les erreurs –, faire des affiches, des dépliants, bref inviter les enfants à utiliser des

mots et leurs synonymes afin d'acquérir du vocabulaire. Et c'est en jouant avec la langue qu'on y parvient. Pour apprendre un nouveau mot, dira-t-elle, il faut l'avoir lu ou entendu quinze à vingt fois en moyenne. Investissant une approche très humaine, tentant toujours de trouver le bon équilibre entre pousser les enfants et les valoriser, Céline Beloeil offre une façon de faire qui préfère la pratique à l'apprentissage théorique. Écrire invite les apprenants à réfléchir et à se construire une pensée, se faire une tête.

Investir la bédé, l'album, le roman, la musique...

Les pratiques de lecture et d'écriture ont été investies de différentes façons et à l'aide de différents médiums par les conférenciers. La pédagogue Marie-Hélène Marcoux a, pour sa part, invité les participants à entrer au cœur de la bande dessinée, de son fonctionnement et des nombreuses façons de l'utiliser en classe. Intitulée «La bédé au primaire : un outil puissant pour lire, écrire et communiquer oralement», la présentation a permis de décortiquer la lecture du médium pour mieux le comprendre. M.-H. Marcoux a distribué un album de la série «Malouf» à tous les gens inscrits à l'atelier, a procédé à la lecture de quelques pages pour ensuite analyser chacune d'elles. D'abord, et de façon très technique, elle a décrit les composantes des planches, les cases, les bandes, les phylactères, etc. Pour ensuite s'arrêter au graphisme, à la grosseur des cases, à leur nombre, aux variations qui ont un impact sur le temps du récit. Exposé très didactique, très pédagogique, il a suscité une kyrielle de questions de la part des nombreux enseignantes et enseignants présents qui semblaient ne vouloir rien perdre de ces nombreuses notions. Savoir lire la bédé, comprendre son fonctionnement, permet ensuite d'offrir des activités interactives aux élèves, notamment les inviter à écrire sur la bande dessinée, écrire de la bande dessinée ou encore les faire lire en petits groupes. L'important aussi pour M.-H. Marcoux est de savoir que la bande dessinée n'est pas un



Marie-Hélène Marcoux

passage, mais un médium qui se lit en tout temps et à tous les âges.

Il en est ainsi également pour l'album, qui a trouvé place dans plusieurs ateliers. Il y a eu notamment «l'analyse d'albums pour mieux répondre aux besoins des apprenants» par la linguiste et orthophoniste José Pouliot et l'enseignante Marie-France Marcil. Avec «Les albums et la découverte», Pauline Gagnon a offert un choix impressionnant de titres à ses auditeurs, notamment le lauréat du Prix du Gouverneur général en 2017 (dans sa version anglaise), *Quand on était seuls*, de David Alexander Robertson, paru aux Éditions des Plaines. Des albums dans lesquels les auteurs et illustrateurs suscitent une ouverture à l'autre et peuvent accompagner les enfants dans leur compréhension du monde. Dans le même esprit, regroupant cette fois des albums pour les grands – offerts aux préadolescents et aux adolescents –, ma présentation avait pour dessein de proposer des titres qui se démarquent par leurs qualités littéraires et graphiques et qui invitent à penser le monde, à le découvrir, à le connaître autrement qu'en empruntant des orniers. Une quinzaine d'albums ont été regroupés en quatre thèmes omniprésents dans cette littérature que sont «Guerre et terrorisme», «Problématiques familiales et sociales», «Pour un monde meilleur» et «Pour susciter la discussion». Cette dernière catégorie regroupait notamment les albums de François Blais et Valérie Boivin parus aux 400 coups, *752 lapins* et *Le livre où la poule meurt à la fin*.

Fort d'une belle diversité et d'une volonté d'offrir des approches stimulantes, le congrès a permis des rencontres avec Marie-Annick et Martin Lépine, dans un atelier d'écriture mêlant musique, comptine et didactisme. Intitulée «Enseigner le processus d'écriture et de création : regards croisés d'un didacticien et d'une auteure-compositrice-interprète», la conférence a su joindre deux univers en apparence distincts. Le duo composé de l'auteure, compositrice et interprète – la fille des Cowboys Fringants – et de son frère Martin, professeur de didactique à l'Université de Sherbrooke, a su allier pratique d'écriture

et création musicale. D'un côté Martin a parlé des avancées en didactisme, de l'autre Marie-Annick a mis en pratique ces éléments à partir de comptines, de poésie dont elle dispose, notamment des pièces tirées de son album de musique pour enfants, *J'ai brodé mon cœur*. Un duo pour le moins pétillant.

Coup d'œil sur l'illustration

Comme toujours, le congrès était l'hôte de plusieurs auteurs et illustrateurs de renom. Alain M. Bergeron, Marianne Dubuc, Marie Barguirdjian, Geneviève Després, Ève Tharlet, le Belge Quentin Gréban et le Français Olivier Tallec sont venus présenter leur travail dans des rencontres de soixante minutes. Quentin Gréban, bien connu pour ses aquarelles poétiques illustrant avec grâce de nombreux contes classiques, notamment *Peter Pan*, *Pinocchio* ou *Le livre de la jungle*, nous a ainsi raconté qu'il s'adonnait à un véritable travail de moine avant de mettre la main sur la tablette et sa technologie. Celle-ci lui permettant de modifier un détail, des couleurs, sans avoir à tout refaire la toile. Olivier Tallec, un peu plus brouillon dans sa présentation, nous a tout de même expliqué sa vision de l'illustration, qui est pour lui – comme pour plusieurs illustrateurs – un travail d'écriture en soi.

Entre toutes ces belles communications, les participants ont eu l'occasion de dîner avec ces auteurs et/ou illustrateurs. Dans ce qui devait être un échange entre l'artiste et le groupe, les rencontres se sont déroulées plutôt comme des miniconférences, pendant lesquelles certains auteurs-illustrateurs ont eu l'impression de redire ce qu'ils avaient offert en conférence. Mais, dès la deuxième journée, les intervenants ont été invités à participer plus activement à ces rencontres.

En vrac

Comme il me fut impossible, bien sûr, d'assister à toutes les conférences, voici en rafale d'autres ateliers qui ont su enrichir le bagage des participants. «Lecture et déficience intellectuelle» par Émilie Léger et Valérie Cau-



(photos : Marie Fradette)

chon, «Étudier les personnages en lecture : enseigner à converger et réfléchir autour des livres» et «Petits moments et narration : comment énergiser votre enseignement avec des tableaux d'ancrage, des livres et des exemplaires dans l'atelier d'écriture», tous deux offerts par Arlène Casimir-Siar. L'Américaine Shanna Schwartz est revenue aussi cette année afin de présenter «Parler pour comprendre : construire un répertoire d'habiletés orales, d'écoute et de lecture à travers les lectures à voix haute», tout comme la blogueuse Sophie Gagnon qui y était pour présenter des activités à faire autour des livres, offrir des façons de poursuivre la lecture, de déborder du cadre, de créer des liens entre la vie et l'œuvre.

«Croyez en vous et en eux»

C'est avec la voix chevrotante qu'Yves Nadon a entamé sa conférence de fermeture. Il était visiblement ému par le succès du congrès (qui a demandé deux ans d'organisation), mais surtout par la beauté qui se dégageait des échanges, par l'investissement des intervenants et, je crois, par la volonté sentie de tous les gens présents d'accompagner les enfants dans leur apprentissage. Cette espèce de communion, de vision commune laisse place à beaucoup d'espoir pour la suite. Une espérance que Nadon a partagée en présentant différents exemples d'enfants qui ont su se faire confiance. Cette petite Elsa, une Suisse, d'abord toute hésitante à écrire, de peur de se tromper, de Jack, petit autiste qui a offert sur vidéo une version chantée de *Tempête sur la savane*, de Daniel Pennac, enfant devenu grand, modèle de liberté en matière de lecture. À travers ces jeunes, Yves a souligné le rôle important de l'engagement, du soutien et de la confiance que l'on doit aux enfants. «Croyez en vous, en eux», a-t-il dit, avant de reprendre sa boîte de mouchoirs et pouvoir annoncer que Roger Girard, Antonin Louchard, Davide Cali, Vincent Cuvelier seront notamment de la cinquième édition, en 2020.